

Eric Rouleau, *Les Palestiniens, d'une guerre à l'autre*, Paris, la Découverte, Le Monde, 1984, 230 p.

Il y a, c'est sûr, du cinéaste chez Éric Rouleau. Dans la façon, dès l'avant-propos, dont il nous introduit Yasser Arafat, encore inconnu du grand public en 1968, et qui sera le fil conducteur des séquences qui vont continuer jusqu'au débat palestinien actuel. Quel superbe moyen d'accrocher le lecteur peu familier du Proche-Orient, pour qui ce livre est fait.

Mais il y a aussi la rigueur de l'analyse et des principes. Et si le journaliste fait le plus soigneusement possible son métier de chercheur d'information et de témoin, il n'est pas pour autant une simple machine enregistreuse, qui s'interdirait d'analyser et de juger. Éric Rouleau souligne très clairement, dès l'introduction, deux traits essentiels de la décennie passée. En premier lieu comment le double refus initial se retrouve très largement intact du côté israélien, le seul à mériter vraiment l'étiquette de « Front du Refus », alors que chez les Palestiniens l'évolution vers un compromis a été beaucoup plus nette, le « réalisme » aux ambitions modestes l'emportant chaque jour davantage, sous les coups des épreuves subies par le peuple palestinien, sur une « justice totale », légitime mais si lointaine... Et en second lieu la lourde responsabilité des Grandes Puissances, et tout spécialement des États-Unis, dans la poursuite de la situation d'oppression où tente de survivre le peuple palestinien. « *Washington a choisi son camp : adhérer du bout des lèvres au compromis réaliste... tout en soutenant inconditionnellement dans la pratique les tenants de la colonisation ou de l'annexion pure et simple...* »

Comme la collection qu'il inaugure, le principe du livre consiste à rassembler, en les modifiant le moins possible, plusieurs « séries » écrites année après année pour *Le Monde* et *Le Monde Diplomatique*, offrant ainsi à la fois une chronique de la question palestinienne, et la mise à l'épreuve de son regard personnel sur le Proche-Orient. A ce jeu de la vérité, Éric Rouleau s'implique et s'explique. Né à Héliopolis, banlieue résidentielle du Caire, entre ville et désert, dans une famille venue d'Alep, le journaliste, qui a pris le nom de plume de Rouleau à l'époque où Paris applaudissait le courageux metteur en scène des « Sorcières de Salem » a passé son enfance dans une ville où, comme le rapporte Perrault dans la biographie de Curiel, « *Jérusalem, c'était le train de 10 h 30 à Bab al-Hadid* »... Il n'a jamais été l'inconditionnel d'un camp, ayant la familiarité des deux : l'un et l'autre le lui ont reproché. Mais il n'a jamais transigé sur la légitimité des aspirations nationales des Palestiniens, et cela lui a valu l'hostilité constante, acharnée et multiforme de certains défenseurs des thèses israéliennes...

Cette chronique journalistique du Proche-Orient est vivante et alerte ; sans doute l'une des meilleures introductions à suggérer à qui vous dirait : « Je ne connais rien aux Palestiniens. Que dois-je lire ? » Au spécialiste, elle permet de se remémorer, et elle survit fort bien au recul du temps. Deux chapitres, les premiers, en témoignent fort bien. Celui qui ouvre le livre s'intitule, comme en 1969, « *Le*

*ghetto des vainqueurs* ». Tout y est déjà, à la fois l'annexion rampante et la vitalité, la « *fermeté* » du peuple palestinien. Le portrait psychologique n'appelle guère de retouches : l'illusion (ou l'aveuglement volontaire) de pouvoir à la fois briser l'OLP et réussir une occupation « *différente* » [la plus libérale du monde, ajoutent les propagandistes zélés !], le dilemme entre un État purement juif et un État expansionniste enfermant en ses frontières des Arabes palestiniens... Reste que le portrait, pour sévère qu'il soit, n'envisage pas encore la pire évolution, celle qui se dessine sous nos yeux, derrière Sharon, Shamir ou Meïr Kahana : le Grand Israël et l'expulsion à la fois...

Le second chapitre, « *Septembre Noir* », fait revivre au jour le jour la tension dramatique qui conduit, malgré Arafat, peut-être malgré le Roi, à l'affrontement et aux massacres. C'est, après 1967, la reprise de la guérilla, et la tournée d'Arafat dans les territoires occupés à la barbe de l'occupant, puis la bataille de Karamé, où Palestiniens et Jordaniens « *unirent leur sang* », selon un chant d'alors. Et puis les grandes manœuvres diplomatiques, le plan Rogers, et tout le poids de Nasser. Face à ce tandem Égypte-Jordanie (déjà !) il faut choisir. L'armée jordanienne pousse à l'affrontement, certains Palestiniens en prennent le risque, « *refusant l'État qu'on leur propose pour mieux faire la révolution* »... Et c'est le drame... Quelle leçon à en relire la chronologie, rythmée par les déclarations et commentaires du Roi, d'Arafat ou de Palestiniens amers.

Il en va ainsi de tous les chapitres, le « *Purgatoire* », où sont remémorés certains de ceux qui payèrent de leur vie ou de leur chair la construction de l'OLP, la « *Tourmente libanaise* » et « *Camp David* » qui l'un et l'autre conduisent à l'ignoble guerre du Liban, parce qu'il y a sur cette terre « *un peuple de trop* ». Un peuple qui n'aura jamais trop d'amis, d'amis lucides et constants, ce que ce livre invite puissamment à devenir et à rester.